

Printemps 2007

Athéisme officiel et pratiques culturelles aujourd'hui en Chine

PAR DANIELLE ELISSEFF, DIRECTRICE DE RECHERCHE DE L'EHESS



Le temple de Guanyin à Dali ■ B. Bonnet

En Chine aujourd'hui, des foules se pressent dans les sanctuaires de toutes obédiences. Les bâtiments, fraîchement restaurés ou reconstruits dans le style ancien, crachent d'irrespirables volutes d'encens. À l'intérieur, des pratiquants de conditions et d'âges très divers font des offrandes, s'isolent pour méditer ou montrent aux enfants comment prier (généralement le Bouddha ou bien un sage taoïste). Et le jour de la fête des morts (le 4 ou le 5 avril selon les années), des familles entières s'assemblent pour brûler objets, monnaies et lingots "d'or" en papier, afin de faciliter la vie des trépassés dans l'autre monde.

Qui pourrait s'en étonner ? La mort reste un mystère insupportable, sauf à user de constructions mentales et de rituels qui aident à l'apprivoiser. Pourtant les choses se compliquent depuis la proclamation de la République populaire (1949), l'écrasante majorité des citoyens chinois – y compris ceux que l'on voit évoquer les défunts avec tant de ferveur – se déclare résolument athée.

La question qui hanta jadis les premiers missionnaires occidentaux tentant de convertir les Chinois au christianisme se pose donc à nouveau : les rites pratiqués en l'honneur des ancêtres relèvent-ils d'un simple devoir civil de respect et de mémoire, ou d'un comportement religieux ? Cette distinction, qui paraît fondamentale en Occident, ne l'est pas en Extrême-Orient.

Les penseurs chinois, en effet, ont toujours considéré le monde dans sa globalité, sans opposer, comme on le faisait en Europe, l'âme et le corps, le spirituel et le matériel. L'univers repose sur un binôme – les forces *yin* et les forces *yang*, féminines et masculines, dont l'union crée la vie ; elles œuvrent en alternance et complémentarité.

En face d'une chose, d'une attitude, il y a toujours son contraire, sans laquelle elle ne serait pas ; il ne semble

donc pas incohérent de se dire athée ou agnostique, tout en allant parler aux défunts et prier pour eux. Les honneurs rendus aux ancêtres existent parce qu'on en a besoin ; de plus, ils n'ont désormais plus rien d'illégal, même si le gouvernement interdit, en théorie, d'enseigner aux mineurs une quelconque forme de pratique religieuse ou culturelle – celle-ci risquant d'incorporer les enfants, sans qu'ils puissent s'en défendre, dans un système de dépendance.

Les autorités énoncent en contrepartie la liste des religions autorisées et pratiquées en Chine par les adultes, en soulignant qu'elles regroupent au moins cent millions de fidèles : le bouddhisme, le taoïsme, l'islam, la religion chrétienne sous ses trois aspects – catholicisme, protestantisme, orthodoxie – et même le chamanisme.



Le temple Wanniansi derrière un nuage d'encens ■ M.-N. Raymond

Où trouver Confucius ?

Les étrangers s'étonneront de ne pas toujours y trouver mention claire du confucianisme et de Confucius (dates traditionnelles : 551-479 avant notre ère) : le seul sage chinois qui soit universellement connu, car sa contribution – certes involontaire – au combat des "Lumières" dans l'Europe des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles a quasiment fait de lui, en Occident, l'égal de Socrate. Honorer Confucius, cependant, constitue-t-il un fait religieux ?

Les acteurs du vif renouveau confucéen actuel – en Chine, mais aussi aux États-Unis et dans toutes les diasporas chinoises – en débattent âprement. Les responsables politiques, quant à eux, aujourd'hui comme hier, préfèrent tirer les enseignements du sage vers la morale – prônant la recherche du bien et la paix sociale, fondée sur le respect de la hiérarchie et la quête du perfectionnement personnel.

Le mouvement n'est pas nouveau. Lorsque les premiers Européens (les jésuites) parvinrent à pénétrer l'empire du Milieu, à la fin du ^{xvi}^e siècle, ils virent en Confucius, à juste titre, le principal référent de la société qu'ils découvraient.

Or il se trouve qu'à l'époque, le gouvernement impérial réglementait l'usage des images représentant le grand homme, sous le seul aspect d'un très humain et honorable lettré. Les cérémonies en son honneur, en effet, liées aux pompes de l'État, n'étaient pratiquées qu'au sein des élites instruites, fort méfiantes à l'égard des dévotions populaires, jugées déviantes. La même attitude animait aussi les lettrés à l'égard de tout rituel jugé ésotérique – fût-il taoïste ou bouddhiste (taoïsme, confucianisme et bouddhisme constituant, depuis les travaux des philosophes Song (960-1279), les "trois enseignements" sur lesquels se fonde l'univers intellectuel et religieux des élites chinoises).

À tort ou à raison, les jésuites reconnurent donc en Confucius un sage, et non un ancêtre divinisé ; ils admiraient l'organisation impériale fondée sur ses propos – le savoir, la qualité humaine et la compétence primant en théorie sur la naissance.

Les récits enthousiastes qu'ils adressèrent au pape et, de là, à toutes les élites européennes, firent grand bruit (et suscitèrent l'interminable "querelle des rites chinois").

Trois ou quatre cents ans plus tard cependant, l'effondrement de l'Empire (dès 1911), puis la proclamation de la République (1912) traduisent ce qu'il faut dès lors bien admettre : l'inadaptation au monde moderne de la pensée confucéenne, sous la forme sclérosée que lui ont donnée des siècles d'enseignement formaté.

Les acteurs et partisans de la première "révolution culturelle" du ^{xx}e siècle – celle, littéraire et philosophique, du 4 mai 1919 – crient haro sur Confucius et ses admirateurs, accusés des pires maux : on leur impute le délabrement du pays, résistant mal – au contraire du petit mais tonique voisin japonais – aux assauts commerciaux et militaires des puissances occidentales en pleine expansion.

Les ancêtres et les dieux locaux que vénérât le peuple perdent aussi leur pouvoir.

La jeunesse urbaine et instruite, les partisans du renouveau se tournent vers d'autres héros prêts à prendre la relève : des hommes, toujours vivants ou disparus depuis peu – Karl Marx, Lénine, et bientôt le président Mao.

Les grandes religions monothéistes ont beau se battre pour conquérir les cœurs – ce qu'elles font quand le gouvernement ne l'interdit pas – leur message guide un certain nombre de particuliers, mais non la masse des citoyens.



Statue de Confucius ■ A. Bayard

Le culte des ancêtres

Du confucianisme il reste pourtant un sentiment : celui d'appartenance intangible à une chaîne humaine ; c'est le fondement du culte des ancêtres et des devoirs rendus aux morts.

Il faut aujourd'hui se trouver à la campagne pour voir, comme autrefois, porter quelqu'un en terre, le cercueil posé sur un brancard, tandis que parents et amis avancent vêtus de blanc, ou simplement le front ceint d'un bandeau blanc.

Mais il y a beau temps que les citadins, obligatoirement incinérés, ont dû s'adapter à d'autres formes de passage.

Deviendront-ils pour autant des ancêtres ?

Car il ne suffit pas de mourir ; la mutation exige un travail actif de la descendance, faute de quoi tout défunt disparaît ; ou pire, il se transforme en spectre.

Ces idées d'un autre âge et que l'on croyait abandonnées à tout jamais ressurgissent de nos jours, dans le déploiement ostentatoire de ces rituels qui, à nouveau, leur donnent corps.

Les hauts lieux en sont les temples locaux où chaque groupe familial conserve l'identité et, par là même, le souvenir des défunts : autrefois, il s'agissait de "tablettes" (de petites boîtes en bois contenant une fiche sur laquelle on inscrit le nom du mort et de son épouse) ; aujourd'hui, ces fiches laissent la place à des supports plus modernes, comme la photographie ou, de plus en plus, la généalogie en ligne, sur Internet.

Taoïsme et bouddhisme

Un certain nombre de faits sociaux et spirituels sont communs au bouddhisme et au taoïsme. Le plus important est que les deux pensées ont vu leurs bases très ébranlées par les secousses du xx^e siècle.

Elles reposent en effet sur un ensemble de textes complexes, d'une très grande richesse, dont les "années Mao" et la Révolution culturelle (1966-1976) ont détruit une partie et surtout brisé la tradition d'enseignement : celui-ci doit donc se reconstituer pratiquement à partir de rien, car ceux qui savaient sont morts.

Bouddhisme et taoïsme (et leurs multiples sous-catégories) renaissent néanmoins, en plein athéisme officiel, car ils offrent ce que ni l'État, ni la société civile ne peuvent offrir : remèdes aux angoisses et aux blessures de l'âme, axes de conduite, et même gestion physique et psychique de la mort (les bouddhistes prennent ainsi couramment en charge les divers services funèbres). Enfin, la diffusion de l'une et l'autre doctrine s'appuie sur un réseau d'établissements (sur lesquels s'abattent précisément les persécutions) :

communautés monastiques, vouées à la méditation, et temples (publics, régionaux ou privés) où les fidèles viennent prier et demander assistance à des entités censées les aider. Le courant taoïste – nourri d'apports multiples – est peut-être le plus divers de la tradition chinoise.

Il se montre attentif aux correspondances reliant les différents éléments du monde existant ; ceux qui s'en réclament s'efforcent de développer des sensations, comme celle de s'unir à l'univers, et de gagner par là une forme d'immortalité.

Les élites confucéennes étaient profondément imprégnées de cette pensée à visée universelle ; mais elles en détestaient les manifestations populaires, naïves et trop souvent liées, dans l'histoire du pays, à des mouvements séditeux. Cette attitude, qui se traduisit plus d'une fois par des répressions violentes, explique un certain nombre des aléas du xx^e siècle.

Les acteurs de la jeune République (1912-1949), par exemple, n'autorisent (1920) que les temples dédiés à des personnages pouvant constituer des modèles de comportement, mais demandent (sans l'obtenir, évidemment !) la fermeture de tous les lieux où l'on honorait des

forces naturelles ou pratiquait des charmes et autres exorcismes – dans la société ancienne, ils tenaient souvent lieu de médecine contre les déchirements du corps et de l'esprit.

Quant au gouvernement communiste, il tient si peu compte des services rendus par des moines à la lutte révolutionnaire qu'en 1950 le soixante troisième maître céleste se réfugie à Taiwan – l'île va rester pendant trente ans un vrai sanctuaire, assurant la survie de "l'église" taoïste.

En Chine continentale en effet, la vie devient intenable pour les religieux de toutes obédiences. La réforme agraire, touchant l'ensemble des terres, exproprie aussi bien les temples (bouddhistes et taoïstes) que les particuliers.



Chuan Tai Shou Hsueh, célèbre temple confucéen de 1665 ■ D. R.



Des moulins à prières, objets culturels du bouddhisme ■

D. Boy

Printemps 2007

Les moines et les nonnes, dont la majorité retournent à la vie laïque – seuls les plus vieux reçoivent l'autorisation de rester dans les lieux – doivent se “rééduquer” et participer à l'effort national de production.

Les images du culte sont confisquées et, lorsqu'ils s'agit de pièces en bronze, fondues afin de récupérer le métal. À partir de 1953, de plus, les communautés, particulièrement les taoïstes, sont suspectées de protéger des activités contre-révolutionnaires – ce qui n'est d'ailleurs pas toujours faux.

Dès le début de la Révolution culturelle, elles sont donc systématiquement détruites ou transformées en unités de production agricole. Il existe cependant une exception : le célèbre temple Baiyunguan de Pékin ; mais les quelques moines restants reçoivent l'ordre d'enseigner les mots d'ordre du Petit Livre rouge.

Puis vient “l'après-Mao” et donc une forme d'apaisement instable. Le Baiyuguan est rouvert au public (1984), en même temps que l'on revivifie peu à peu les anciennes associations culturelles régionales ou de quartier.

Les pèlerins, alors, se précipitent et, dès 1991 puis 1992, Jiang Zimin (secrétaire général du Parti communiste et, de ce fait, chef de l'État) autorise le rétablissement des cultes non chamaniques : ceux qui relèvent des écoles Quanzhen (recherches sur la longévité) et Zhengyi (qui enseigne aux laïcs comment pratiquer dans la vie courante).

L'État admet aussi que l'on ordonne des prêtres et consent à la venue de maîtres étrangers ; Hong Kong (la ville ne revient dans le giron national qu'en 1997) et Taiwan envoient aussitôt des délégations. Enfin, les fêtes annuelles traditionnelles, comportant notamment des rituels de purification, sont autorisées.

Le tourisme de masse donne à ces événements un impact imprévu et très bénéfique aux communautés ; mais il leur joue aussi des tours.

Les voyageurs (dès lors essentiellement chinois) se pressent où il y a du spectacle, par exemple au Shaolinsi (dans la région de Luoyang) pour voir pratiquer les arts martiaux, ou dans des sites d'une très grande beauté naturelle.



Le temple de Baiyunguan ■ D.R.



Des moines Shaolin ■ J.-C. Valé

Au bout de quelque temps, nombre de religieux, se sentant regardés comme des animaux de cirque, préfèrent aller vivre en ermites dans la montagne.

Enfin, à côté de ce taoïsme spirituel – porté vers la méditation, l'enseignement, l'étude des textes anciens et l'acquisition de la maîtrise de soi – il en existe un autre, beaucoup plus couramment visible et vivant : un taoïsme populaire et protéiforme, avec devins, voyantes, guérisseurs, masseurs, pourvoyeurs de médicaments plus ou moins étranges et magiciens.

Les pratiquants les plus sérieux enseignent le désormais célèbre *qigong* (gymnastique avec exercices respiratoires) ou tentent d'aider les gens en écoutant leurs angoisses et en cherchant des réponses dans les diagrammes divinatoires du *Livre des mutations* (le *Yijing*).



Pratique du Tai Chi à Beihan ■ G. Kesler

Leur vitalité dans les campagnes ne surprend guère mais ils investissent aussi les villes ; ils y ont quasiment pignon sur rue, bien que leurs activités dégagent un fort parfum d'illégalité et puissent constituer un terreau de rébellion. La quête de l'immortalité cependant reste plus forte que la police et celle-ci ne peut pas grand-chose contre ces pratiques, sauf quand les autorités croient repérer, en un point précis, une menace terroriste.

Le bouddhisme, quant à lui, enseigne en Chine, depuis la fin du I^{er} siècle de notre ère, le détachement, puis le renoncement. Les courants les plus actifs actuellement (intégrés à l'Association bouddhique patriotique) relèvent des écoles de la Terre pure (le bouddha Amithaba reçoit en son paradis quiconque fait appel à lui avec sincérité) et du Chan (la méditation).

Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, il se trouve logé à la même enseigne que le taoïsme. Cela n'étonne personne, d'autant plus que les bouddhistes chinois sont habitués aux persécutions¹.

Aujourd'hui, les communautés bouddhiques se reconstituent avec des moyens divers suivant les lieux et les appuis extérieurs dont elles bénéficient, tout comme les taoïstes. Elles jouent notamment un rôle important dans la réappropriation de l'héritage intellectuel national : des jeunes se tournent vers les textes et les commentaires incisifs des moines du I^{er} millénaire de notre ère pour y suivre avec passion les questions dont ceux-ci débattaient ; ils tentent d'y apprendre une méthode exigeante de raisonnement que personne ne leur enseigne ailleurs.

Pendant ce temps, et comme dans les petits sanctuaires du taoïsme populaire, les cultes sentimentaux reviennent au galop : la croyance en la métempsychose se manifeste ainsi à travers la compassion renouvelée en faveur des "âmes errantes" – celles qui peinent à trouver un nouveau corps qui leur permettrait de gagner des mérites et d'avancer sur le chemin de l'Éveil.

Les religions venues de l'Ouest

Au début de l'époque des Tang (VII^e-VIII^e siècles), nombre de religions étrangères, soit en pleine expansion messianique, soit persécutées sur leur lieu d'origine, trouvèrent refuge en Chine : mazdéisme, zoroastrisme, christianisme nestorien (rejetant le caractère divin de Jésus) et islam. De nombreux marchands musulmans – arabes, perses et turcs – finirent même, dès le début du II^e millénaire, puis à partir du XIII^e siècle, à la suite de l'expansion mongole – par faire souche dans l'Empire. Épousant des Chinoises, ils se fondirent dans la population, mais conservèrent leurs pratiques religieuses : ils constituent ainsi la minorité ethnique (tel est le terme officiel) Hui, allant à la mosquée et consommant du boeuf dont les Chinois ne mangent pratiquement jamais.

¹ Ils en subissent depuis plus de mille cinq cents ans, la plus radicale étant celle de 845 qui ne laissa, en théorie, subsister qu'un seul temple par circonscription administrative. Les autres établissements étaient censés disparaître du fait même de leur opulence car, pour s'être jadis installés sur des terres dont les paysans ne voulaient pas, ils avaient obtenu de ne pas payer d'impôts. Mais au milieu du IX^e siècle, l'État, au bord de la banqueroute, confisqua leurs biens, renvoyant moines et nonnes à la vie civile.

Ils sont majoritairement implantés dans l'Ouest et le Nord-Ouest de la Chine : au Ningxia (qui constitue une "région autonome Hui"), ainsi qu'au Qinghai, au Gansu et plus encore au Xingjiang, où les Ouïgours sont musulmans (après avoir été autrefois bouddhistes).

La situation des chrétiens est beaucoup moins assurée, notamment pour les catholiques dont les liens avec la papauté sont mal perçus, comme ils l'étaient déjà sous l'Empire. Il existe en effet deux Églises – celle, officielle, dont les prêtres sont nommés par le gouvernement chinois, et l'Église souterraine, soutenue par le Vatican.

Le sentiment qui prévaut est donc ambigu. Le renouveau semble évident, pour les chrétiens comme pour toutes les formes religieuses : par exemple les églises protestantes reçoivent, depuis 1987, le droit de vendre et diffuser des Bibles, à condition de ne pas dépasser un quota annuel ; et les communautés chrétiennes ont pu rouvrir un grand nombre d'établissements caritatifs. Mais ces actions se développent dans le cadre d'une extrême incertitude.



Moines en prière dans la Chine contemporaine ■ B. Metzdorf

La situation vue de loin

La politique culturelle actuelle s'affirme pragmatique : tout comportement religieux est volontiers toléré, à condition qu'il ne gêne personne. La difficulté tient, ici comme ailleurs, à l'appréciation de ce qui peut ou non devenir gênant. L'État reste méfiant, car les grandes rébellions qui ont entraîné jadis des effondrements dynastiques sont nées dans le giron de sociétés secrètes ; or celles-ci, à l'origine, s'organisaient dans le cadre d'un mouvement religieux ; elles offraient à leurs fidèles une chaîne de solidarité en ce monde et l'espoir d'œuvrer pour une belle idée, comme la "grande unité" ou la "grande paix" qui apporterait bonheur et immortalité.

Le phénomène d'un retour vers le religieux devient cependant si puissant que le gouvernement de la République populaire, constitutionnellement athée, semble avoir pris le parti de le contrôler en créant – nouveauté incroyable pour qui a connu la Chine il y a trente ans – des enseignements religieux dans les universités.

Cela ne l'empêche pas bien sûr de surveiller de très près, et même d'interdire, des mouvements jugés dangereux (comme le célèbre Falungong, enseignant en théorie les techniques du corps traditionnelles, mais dérivant vers une idéologie autoritaire et sectaire).

Les doctrines désormais présentes à l'université sont le bouddhisme, le christianisme (surtout sous ses formes protestantes, ce qui est normal eu égard au rôle que celles-ci jouèrent dans la formation des fondateurs de la République), le taoïsme et le confucianisme – le vieux maître retrouve ainsi la place qui fut si longtemps la sienne, à la base de l'enseignement.

Ces nouvelles dispositions s'accordent aussi à une opinion assez répandue (bien qu'il paraisse difficile d'obtenir des réponses personnelles et sincères sur ce thème toujours brûlant !) : l'enseignement d'une religion favorise la transmission de valeurs morales, alors même que beaucoup dénoncent la société actuelle, tournée vers le seul enrichissement matériel, le "dieu Argent".

Ainsi s'intéresser à la religion constitue, chez les jeunes urbains modernistes, un phénomène de mode – une idée attirante dont on trouve très vite aussi les limites. Certains dénoncent par exemple la multiplication des festivals de danses populaires "sacrées", ressurgissant un peu partout : en fait un divertissement agréable dont les autorités et les commerçants locaux attendent des retombées touristiques.

Ce renouveau du religieux sert enfin, par le biais d'associations culturelles développées autour des temples locaux, à drainer des fonds pour restaurer ou moderniser les sanctuaires, certes, mais aussi prendre en charge des tâches que l'État ne parvient pas à assumer, notamment dans les zones rurales où l'argent manque cruellement.

Aider les orphelins, les personnes âgées ou les nécessiteux, bien sûr ; puis financer des tâches d'intérêt général, relevant de la voirie, du drainage des terres, de la collecte et de la répartition des eaux – toutes nécessités que les associations culturelles locales ont souvent pris en charge autrefois, mais qui, dans les états modernes, dépendent plutôt de la collectivité.

Ces nouvelles données renvoient une fois de plus à ce phénomène majeur et durable : en Chine, on ne sépare pas d'une manière rigide le sacré et le profane, le spirituel et le matériel. De même qu'on y rejette généralement le caractère exclusif des religions révélées – arguant que toute doctrine comporte sa part de vérité et que le refus d'une pensée différente est une amputation –, le glissement se fait constamment de l'un à l'autre.

Le religieux se trouve donc à la fois partout et nulle part, prêt à disparaître, à se cacher, replié au plus profond des âmes, si une interdiction officielle et les persécutions qui s'ensuivent, s'annoncent ; mais, en contrepartie, il ressurgit à la moindre occasion, comme on le voit aujourd'hui.

La nouveauté, car il y en a une, est qu'il commence à s'exporter : Tu Weiming, de l'université Harvard, chante à Boston la valeur universelle et la modernité des vertus confucéennes ; le dalaï-lama, inlassable opposant au régime, a internationalisé et profondément revivifié les valeurs bouddhiques transmises par la pensée tibétaine, tandis que la diaspora chinoise impose pacifiquement au monde entier ses fêtes et ses pratiques taoïstes.

Ainsi, la Chine athée devient peu à peu, et paradoxalement, une grande pourvoyeuse d'idées religieuses et de comportements rituels qui, d'un continent à l'autre, tendent à s'unifier.



Le retour au temple des Chinois ■ B. Bailloux



Le Nouvel An chinois à Paris ■ Paris Tourist Office/F. Charaffi